



Iva Papić:

Née en 1981 à Osijek. Diplômée en cursus double d'*histoire de l'art et de latin et littérature latine en 2005 à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Zagreb, où elle soutient sa thèse de doctorat en 2019.*

Publications :

1. Nouvelle « Pete od trinaest centimetara » (Des talons de quinze centimètres), publiée dans *Balkansko pero*, recueil des travaux des participants de la manifestation littéraire internationale 3. Novosarajevski književni susreti – 2009 (3^{èmes} rencontres littéraires du Nouveau Sarajevo – 2009).
2. Nouvelle « Protina žena » (La femme du pope), publiée dans la revue de culture et littérature de l'association KNS, *Duhovna konekcija* – recueil des travaux des participants de la manifestation littéraire internationale 5. Novosarajevski književni susreti – 2011 (5^{èmes} rencontres littéraires du Nouveau Sarajevo 2011).

Meistens Bettler, meistens Gesinde

- Migrants irréguliers ! nous explique Renata, comme si on avait besoin d'explication, tandis que nous approchons d'un camp de réfugiés du Proche-Orient en Voïvodine.
- Migrants irréguliers, soi-disant ! répète-t-elle, en nous lançant un regard en coin depuis son siège, face au volant. – Comme s'il y en avait des réguliers !
- Les réguliers sont ceux qui viennent conformément aux lois et avec l'accord du pays dans lequel ils s'installent – répond sèchement Kika, scrutant de son regard gris acier les hommes assis devant leurs tentes, de l'autre côté de la haute clôture grillagée.
- Alors c'est pas des migrants, c'est des immigrés. Ou des colonisateurs – rétorque Renata, toujours avec son regard en coin.
- Oui – répond froidement Kika. – Ce que nous voyons, ce sont des réfugiés. – Elle pousse un soupir de dérision et ajoute – Mais c'est politiquement correct et tellement plus acceptable de les appeler migrants. C'est un mot neutre. Sans aucune consistance. – Elle sort de son sac un paquet de tabac et glisse un filtre blanc entre ses lèvres.
- Oui – acquiesce Renata.

Je me tais et regarde à travers la clôture du camp.

« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », dit Svetozar Cvetković au début d'une représentation à l'Atelier 212 de Belgrade. La Petite scène était plongée dans l'obscurité et son monologue d'introduction devait prendre place dans cette obscurité. Derrière moi luisait un écran de portable. « Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », a répété l'acteur, puis quelqu'un dans le public a lancé « Allez, mec, va dehors ! Il commencera pas tant que t'auras pas éteint ton portable ! ». Le type l'a éteint et la voix de velours du bon vieux Cvetković s'est répandue dans le théâtre.

« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », ces mots résonnent à mes oreilles tandis que Renata gare la voiture devant la clôture de barbelé du camp de réfugiés. Si seulement je pouvais dire la même chose !



« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas appelé les choses par leur nom, tant que vous n'aurez pas cessé d'enjoliver les choses à coups d'euphémismes pompeux et de nous manipuler avec votre terminologie, histoire que la honte soit moins cuisante ». Mais ce que ne savent pas les idéologues, et que pourraient très bien leur expliquer les physiciens quantiques, c'est qu'on ne peut pas peser sur une chose sans automatiquement en actionner une autre, et ce le plus souvent, une autre que justement on ne voulait pas actionner. De fait, cette réduction terminologique de la réalité n'a pas pour seul effet d'atténuer la honte – celle de ceux qui ressentent l'impératif de réagir face à la souffrance d'autrui – mais aussi de fermer nos yeux aux autres strates de ce phénomène migratoire. Les réfugiés des guerres, de la faim, de la pauvreté, de l'esclavage, du désespoir, accourent vers la Jérusalem européenne pour y vivre ne serait-ce qu'une moitié de cette vie que, tous sens repus et émoussés, nous boudons en pleurnichant ; leur volonté de survivre est plus forte que nos besoins rassasiés. Peut-être ne sont-ils que des instruments dans les mains de quelque puissant, peut-être que la douleur dans leurs tripes les empêche de voir que leurs désirs ne sont qu'un fil qui fait bouger leurs corps, tels des marionnettes. Personne n'accepterait sciemment de subir la douleur, d'être une marionnette, de ne récolter ni le beurre, ni l'argent du beurre. Tous les phénomènes humains de masse ne sont que des réactions...

« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », ai-je murmuré entre mes dents dans la voiture arrêtée.

*

- C'est difficile de ne pas avoir de vice. La santé, c'est pour les gens qui sont en forme – lance-t-il avec un clin d'œil taquin, tandis qu'il nous conduit au conteneur où nous devons déposer le contenu du coffre de la voiture de Renata. – Et contents – ajoute-t-il.

Renata ne fait pas les présentations : elle sait pertinemment que, de toute façon, on ne se rappellera pas des noms. Et puis, dans ce genre de situations, les noms c'est même inutile. Je l'appellerai Lui. Nous revenons du conteneur vers sa tente et nous asseyons sur une couverture étalée au soleil ; nous remarquons avec soulagement que le poste de garde n'est pas loin.

- Je t'ai apporté des clopes, tu partageras si tu veux. – Renata lui tend un sac en papier.

Il le saisit aussitôt et le cache promptement dans sa tente. Il n'a pas été assez rapide : les autres hommes qui, tout aussi écrasés par le fardeau de cette journée lancinante, sont assis comme nous au soleil, ont tressailli comme des animaux qui flairent le danger. Ces choses-là, on les sent avant de les voir.

- Les vices existent depuis toujours, comme les addictions. Et les uns comme les autres ont leur fonction. Essaie d'arrêter de fumer, tu verras – glisse-t-il à Kika, qui s'est mise à rouler une cigarette dès qu'elle s'est assise.

- C'est ça, oui ! – s'esclaffe Kika. – Je fume depuis mes 17 ans.

- Moi j'ai commencé à 13. Ça, – il nous montre un paquet de cigarettes entamé – c'est mes vingt meilleures amies. – Il rit. – J'ai arrêté de fumer il y a six mois. Je n'avais pas assez d'argent et ça me brûlait dans la poitrine. Je savais que j'allais attraper une sale maladie, alors j'ai décidé d'arrêter. La dépendance physique a disparu en trois jours. C'est pas elle, le problème. La dépendance psychique non plus, c'est pas un problème. Ce ne sont que des rituels qui perdent toute leur



importance dès que tu les démystifies. Le problème, il est beaucoup plus profond. Le problème, c'est le désir. Avec un grand D. D comme Désir. L'envie avec un grand E. Le corps se met à avoir envie. La dépendance, c'est rien qu'un anesthésique. – Il glisse une cigarette entre ses lèvres et l'allume prestement.

Des hommes sont assis par groupes de quatre ou cinq sur des couvertures étalées sur l'herbe. J'ai peur de leur force entravée, contraints qu'ils sont à attendre, assis. Je sens qu'ils voudraient faire n'importe quoi, sauf ça.

- Ça se passe au niveau physiologique. Ce n'est pas une illusion. Ce qui crée la dépendance, c'est une neurotoxine. En fait, elle te donne une sensation agréable factice, et en retour elle anéantit les extrémités de tes nerfs. C'est comme le conte de la petite sirène : elle obtient des jambes, mais elle perd sa voix. C'est pareil pour nous, les accros : on obtient ce plaisir éphémère, ce semblant d'orgasme dont le prix est la mort d'une partie de notre corps. Mais le vrai plaisir, ce n'est pas cet orgasme factice, non. Le vrai plaisir, c'est d'étouffer le plaisir authentique, mais ça l'accro ne s'en rend compte que quand il se retrouve à cours de dope. Moi j'ai pas pu. Quand je ne fumais pas, je n'avais pas envie de cigarette, non. Par contre, et ça c'était vraiment inattendu, j'avais envie de tout le reste. J'avais envie de bonne bouffe, d'avoir des jambes fortes, je rêvais que je passais dans des rues écrasées de lumière, devant des vitrines éclairées où se reflétait l'humidité de l'asphalte fraîchement lavé, j'avais envie de manger des cacahouètes salées et des amandes pralinées et de marcher tranquillement dans un nuage de pensées agréables au corps, j'avais envie de sentir sur ma peau une laine moelleuse, une écharpe de soie, j'avais envie de beaucoup, de plein de choses, et tous mes sens désiraient tout ce que je ne pouvais pas leur donner. Tout ce dont j'avais un jour rêvé m'est tombé dessus, comme si tous mes désirs s'étaient soudain échappés comme des démons de la boîte de Pandore – dit-il dans un rire tout en écrasant sa cigarette dans l'herbe à côté de la couverture.

- J'avais envie d'une femme – souffla-t-il. – Mais pas de n'importe quelle femme. J'avais envie des caresses d'une femme qui me désire. J'avais envie de sentir sa main frémir en effleurant ma poitrine, de la sentir s'ouvrir à moi comme une fleur à la pluie. J'avais envie de plus que je n'avais jamais osé ne serait-ce qu'imaginer. J'ai pas tenu deux semaines. Mes désirs s'accumulaient sans cesse : tous mes sens, que j'anesthésiais jusqu'alors avec mes vices, se mettaient soudain à hurler de faim, tous à l'unisson, et mon corps était comme un nid d'oisillons affamés. J'étais à la fois assoiffé et affamé, comme venant d'ouvrir les yeux, les oreilles, d'apprendre à chanter, de découvrir la sexualité, et la gloutonnerie, et l'avidité et la passion et les pleurs et le désespoir. J'avais l'impression que j'allais tout entier disparaître dans un abîme de désir inassouvi. J'ai appelé mes vingt amies à l'aide. Et une poignée de bouteilles de bière. Mais, – il rit de toutes ses dents jaunies – le vice n'endort pas seulement le désir, car le désir n'est que l'envers de la douleur. Choisis : veux-tu avoir deux fois moins mal, ou deux fois plus ? Si tu n'as pas d'autre option que de supporter la douleur, je crois que la réponse est évidente. A quoi bon avoir des jambes si elles ne sont pas fortes, si elles ne peuvent pas avaler les kilomètres et les milles ? Si chacun de mes pas me fait souffrir comme dans l'histoire de la petite sirène, parce que mes jambes veulent dévorer la route, et que moi je ne peux que trotter en rond, n'est-il pas plus simple de les engourdir ? Ton cœur s'est-il déjà tellement empli de désir que tu as pensé avec effroi : soit il va déborder, soit il va exploser ! Si j'étais poète, peut-être que j'aurais même envie d'endurer cette torture



du Désir. Peut-être qu'alors cela aurait un sens. Si j'étais poète, je continuerais sans doute à désirer et peut-être que j'y trouverais quelque satisfaction orgiaque solitaire. Mais je ne suis pas poète. Je suis un homme ordinaire. J'ai envie de nourriture, de bien-être, d'une femme ; si je n'ai rien de tout cela, je pense que la sédation n'est pas une mauvaise chose, non. Le vice est un don de Dieu, par lequel Dieu a pris en pitié les esclaves et les lépreux. Alors tu doses ta dose. Ou plutôt – il grimace – tu augmentes la dose. Les Etats ont trouvé la réponse parfaite à tous les troubles : ils rendent les frontières un peu plus poreuses.

*

Renata est hongroise, née à Batina. Mariée, elle vit à Osijek.

- J'étais très remuante, étant gosse. – dit-elle tandis qu'elle nous conduit, au volant de la voiture de service de la brigade de pompiers de Draž.

Notre plan de route est simple : nous devons d'abord emmener des affaires aux réfugiés du Banat, côté Voïvodine, puis déposer Kika à Novi Sad, et enfin rentrer à Osijek, en pleine nuit.

- Mon grand-père me tapait, parce que j'étais pire que les garçons – raconte Renata.

– Eux n'osaient pas entrer dans l'ossuaire, sous le monument à la Bataille de Batina. Moi, non seulement j'osais marcher au milieu des squelettes, mais en plus je le faisais en sachant que j'allais recevoir une fessée à la maison pour ça.

Elle rit sans aucune honte ni affectation, comme si on se connaissait depuis toujours. Ce rire est contagieux – nous aussi éclatons de rire avec elle.

« De ma vie je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi lucide et d'aussi fiable », c'est ainsi que Kika m'a décrit Renata quand nous nous apprêtions à partir, et je ne peux qu'être d'accord avec elle. Taillée comme un homme, torse trapu et membres minces, elle porte les cheveux longs pour pouvoir les attacher en queue de cheval. Bien qu'ayant fait sa vie à Osijek, elle ne peut pas, à l'instar de Kika, s'arracher à la magie des collines de BANSKO BRDO, et elle travaille à Draž dans la brigade de pompiers en tant que chargée de la sécurité des entrepôts industriels.

- Je préfère faire la route chaque jour que de rester près du Danube – déclare-t-elle tandis que nous quittons Osijek et la Baranja, et que la voiture glisse en direction d'Erdut sur une route violette, par endroit verdie d'une mousse qui, dans l'humidité du marais, se répand jusque sur l'asphalte. – J'ai dit à mon mari : je vis avec toi à Osijek, mais ne me demande jamais de dire que c'est ma ville.

Pendant la guerre ils sont partis en Hongrie, et la population de son village natal de Batina est tombée en dessous des 1.000 habitants, pour ne jamais se relever. Renata détestait être réfugiée car autour d'elle, bien que hongroise et parlant le hongrois, les gestes de bienvenue avaient rapidement disparu comme des parts de gâteau sur une table de goûter. – Nous allions à l'école dans des classes à part et, bien que parlant le hongrois, j'étais dans une classe croate, avec des enseignants croates et le programme scolaire croate. Au début, ils nous avaient accueillis à bras ouverts, mais à mesure que le temps passait, il devenait de plus en plus évident qu'on vivait sur leur dos, même si ce n'était pas de notre faute. Ce dont les adultes parlent, les enfants le font : rapidement les gosses de notre âge se sont mis à nous guetter sur le chemin de l'école et à nous lancer de la terre ou des débris ; dans les boutiques on nous disait à peine bonjour, et il n'était pas rare qu'ils nous mettent dehors, par peur qu'on leur chaparde quelque chose. Je ne connais pas un seul réfugié hongrois qui ne soit rentré en Croatie après la guerre. Maintenant que chacun est « maître chez soi »,



comme on dit, nous collaborons à merveille – conclut Renata en nous adressant un sourire par-dessus son épaule.

Selon elle, c'est sa propre expérience de réfugiée qui l'a fait s'engager dans l'unité de la Croix-Rouge d'Osijek quand elle a eu connaissance de la crise des migrants qui tentaient, en vagues déferlantes, de renverser les remparts de leur Terre promise. Mais notre venue n'avait rien à voir avec son activité de bénévole : les choses qui n'avaient pas leur place dans la camionnette de la Croix-Rouge – essentiellement des cigarettes et de l'alcool – c'est Renata qui les transportait elle-même jusqu'aux camps de réfugiés. Cette fois, elle nous avait prises avec elle. Kika rentrait en Voïvodine et je l'accompagnais, suivant le fil conducteur de notre recherche commune : l'histoire du Danube, de ses marais et des collines de Banskó brdo. Bien des victimes ont sombré dans le Danube. Au volant, Renata parlait hongrois au téléphone.

*

- Etant même, je jouais de la clarinette – nous raconte-t-il après avoir bu deux bières que Renata a sorties de son sac à dos. – A douze ans j'ai eu une audition publique et ma mère m'a demandé si je voulais qu'elle vienne m'écouter. « Ça m'est égal. », j'ai dit. Mais je mentais. En fait, je ne voulais pas l'embêter parce qu'elle venait de rentrer du travail et, à l'époque, elle avait deux boulots. Cet après-midi-là, le jour de mon audition publique, c'était son unique après-midi libre de la semaine – il clignait des yeux au soleil qui, vers midi, perceait déjà assez hardiment les nuages gris.

- Je jouais, je m'en souviens, un morceau plein de doubles croches – dit-il encore. Il aimait parler et le faisait bien. Sa sincérité, favorisée par la bière, le rendait intéressant. Si j'avais osé, j'aurais demandé à Renata de m'en donner une. Mais je savais que cette autre canette lui était aussi destinée.

- Cette année-là, c'était la première fois que je jouais des doubles croches en pagaille et elles m'embarrassaient comme des chaînes aux mains parce que mes doigts ne couraient pas du tout comme je l'aurais voulu. J'ai menti à ma mère, prétendant que ça m'était égal qu'elle vienne m'écouter ou non, ajoutant qu'elle avait déjà assisté à tant de mes auditions que ce n'était pas grave si elle en ratait une. Je jouais, je m'en souviens, maintenant ! « Clarinett Express », c'était le titre de ce morceau, d'André-Jean Dervaux. C'est drôle que je me souvienne de Dervaux : je n'ai joué rien d'autre de lui, ni avant, ni après. Si on m'avait posé la question, j'aurais dit que je l'avais complètement oublié. – Il se figea un instant, fixant d'un regard mélancolique un point ténébreux dans ses souvenirs, tel une ombre.

- Alors quand je lui ai redit, à ma mère, que ça m'était égal qu'elle vienne ou non, elle s'est campée au milieu de la cuisine, qui donnait sur la pièce à vivre, les poings sur les hanches, un torchon pendouillant d'une main le long de sa cuisse, et elle m'a regardé d'un air interrogateur pendant quelques secondes. « Tu es sérieux ? », elle m'a demandé. Et moi, pour lui ôter tout soupçon, je réponds : « Et maintenant tu vas te vexer si je te dis que ça m'est égal que tu viennes ou non ? » Elle m'a répondu calmement : « Bah oui ! », et puis elle s'est approchée à pas lents « Est-ce que par hasard... », commence-t-elle depuis la cuisine, « Est-ce que par hasard tu ne dirais pas que ça t'es égal parce que tu ne veux pas m'embêter ? », finit-elle en s'asseyant sur le divan, à côté de moi. « En fait, t'as trop envie que je vienne, mais tu veux pas faire l'égoïste ? », elle s'est penchée sur moi et m'a chatouillé doucement sous les aisselles. « Peut-être un peu... », je me rappelle que j'arrivais à peine à parler



tellement je riais. Elle m'a gentiment grondé « Ne me cache pas tes désirs ! », puis elle m'a serré entre ses bras et elle m'a promis de venir – il vide la canette et la lance dans sa tente.

- C'était ma dernière audition. L'année suivante, ils m'ont dit que la clarinette c'est un instrument juif, et j'ai arrêté d'en jouer. T'imagines ? Même les instruments ont une appartenance ethnique ? – dit-il avec quelques clappements désapprobateurs. Il passa sa langue sur ses lèvres et les essuya d'un revers de manche.

- Le plan, c'était que je parte le premier puis que je paye le passage pour mes sœurs. Pour être franc, ma mère elle est bien partout, pourvu qu'elle soit près de ceux qu'elle aime. Elle a bien compris que le pain le plus savoureux c'est celui que tu aimes, pas celui qui est le plus beau à voir, mais c'est un truc qu'elle n'a pas réussi à m'apprendre. J'ai beau l'aimer, ma mère, je déteste le pain qu'elle fait. Si on me renvoyait là-bas, je crois que je le détesterais encore plus que quand je suis parti. Ils m'ont attiré avec un rêve. Ça fait des années que je flaire le pain allemand, mais je n'y ai jamais goûté. C'est sur ce rêve-là que les passeurs font leur beurre, plus que sur notre misère. Ma mère savait bien que chaque maître a un gourdin. Moi j'avais plus confiance dans les autres.

*

Kika était originaire de Bansko brdo, comme Renata ; elle était partie quand la guerre avait commencé. Quand la Baranja était tombée, son père avait mis la famille à l'abri chez des parents, à Novi Sad, et comme ils n'avaient nulle part où revenir c'est là-bas que Kika avait fait le lycée et la fac.

- Mère était restée à Popovac – je me souviens maintenant que mère est le nom qu'elle donnait à sa grand-mère ; sa vraie mère, c'était maman.

- Si tu savais combien de fois je suis passée sur cette route... – dit Kika tandis que nous traversons la frontière à Erdut-Bogojevo. C'était la foule parce que les douaniers inspectaient en détail chaque véhicule, à cause des migrants ; avant, quand ils voyaient trois femmes dans une voiture, ils laissaient passer d'un geste de la main.

- Presque tous les week-ends on allait voir mère à Popovac, et le dimanche soir retour à Novi Sad – se remémorait Kika. – Les frontières étaient ouvertes. En fait, cette frontière n'existait même pas, à l'époque... On traversait simplement le Danube, d'une nuit sur l'autre. On passait toujours par le Danube...

- Vous voyez ces ornières, sur le bitume ? – nous demande Kika après que nous avons enfin passé la frontière. – Ce sont les traces des chars... Des centaines de chars sont passés sur cette route et il y en avait encore autant de postés à la frontière. Je détestais cette frontière – conclut-elle, tandis que Renata conduit le long de champs de maïs fraîchement récoltés et des carcasses en béton de combinats abandonnés, dont la grisaille se fond dans le ciel brumeux de cet après-midi d'automne.

- Et puis mère est tombée malade, alors maman est revenue à Popovac. Du coup je la passais carrément chaque week-end, cette frontière qui n'était plus une frontière... Avant que mère tombe malade, je pouvais esquiver de temps en temps et rester à l'appartement, mais à partir du moment où maman est retournée à Popovac, sauter un week-end, ç'aurait été un vrai blasphème. Les chars ne bougeaient pas. Toujours la même chose – ses yeux gris acier clignent au soleil, dont les premiers rayons percent faiblement les épais nuages.



- Et puis mère est morte et maman n'a plus voulu quitter Popovac. On s'est pas mal trimballés. Elle est restée au pied de Banske brdo jusqu'à la fin. Si on n'avait pas vendu la maison après sa mort, je crois que moi aussi je serais revenue. C'est possible, maintenant.

*

- Je n'ai jamais vu des forêts pareilles de ma vie ! – a-t-il dit, déjà visiblement éméché, écartant les bras et riant la bouche grande ouverte.

- Ici les forêts sortent de l'eau, les arbres poussent d'énormes flaques qui s'étendent sur des dizaines de mètres carrés, mais il y en a aussi de plus grandes, et si je ne savais pas que l'eau t'arrive à peine au genou, je penserais que ces flaques sont des lacs. Ici la terre est différente. Le pied s'y enfonce comme dans du sable, mais le sable glisse dès que tu relèves le pied, alors qu'ici la terre colle aux chaussures, elle est lourde, et j'ai toujours l'impression de marcher avec des haltères aux chevilles. Ces feuillages bigarrés qui vous arrachent des soupirs, c'est chouette seulement en ville, sur le bitume. En forêt, ça te colle dessus comme de la pâte, ça te colle au sol, littéralement, comme si tu ne pouvais pas faire un pas de plus sans t'enliser dans une autre couche de boue du marais, qui t'écrase de tout son poids. Vos forêts, je les ai explorées l'année dernière. Plus jamais ! – Le soleil déclinait en ce début d'après-midi et le vent se mit à soulever les feuilles d'automne qui jonchaient le sol autour du camp.

- On a essayé de traverser le Danube du côté du massif de Fruška gora. Il n'y a pas beaucoup de villages et on pensait qu'il n'y aurait pas non plus de policiers des frontières. On avait une boussole et on allait toujours vers l'ouest. Droit vers l'ouest. Et puis, – il leva l'index – les forêts de Fruška gora sont accueillantes, il n'y a pas beaucoup d'animaux dangereux et on pensait être en sécurité. Notre objectif, c'était de traverser le massif puis la forêt de Bosut et de pénétrer en Europe par la forêt de Spačva. C'était l'objectif. Vous connaissez la chanson : en Croatie, tu peux obtenir l'asile. Seulement, il faut y entrer, en Croatie ! – lança-t-il avec un rire amer et Renata hochait la tête, compatissante.

- C'était l'automne, comme maintenant – poursuivit-il en ouvrant une autre bière. – Il pleuvait. La pluie ne m'avait jamais découragé, avant. Mais ici, il pleut pendant des jours. Des jours et des jours, littéralement. Et pareil tous les jours. Je la guettais : de temps en temps son bruissement s'intensifiait alors je pensais qu'elle allait aussi s'amplifier et qu'enfin toute l'eau du ciel finirait de tomber et que ça s'arrêterait. Mais non, ce n'était que le vent qui secouait plus vivement les branches et faisait dégringoler l'eau encore plus fort. Ici la pluie tombe consciencieusement, assidûment, comme si Dieu était un très bon percussionniste, qui peut maintenir la même cadence des jours durant : le soleil et la lune se lèvent et se couchent, et la terre détrempée se met à déborder de partout, les rivières enflent et sortent de leur lit. Et puis quoi ? Rien. Dieu tape obstinément le même rythme, il ne rate pas un temps, pas un accord. La pluie est tombée pendant des jours et avec elle les feuilles mortes, le vent les emportait en brefs tourbillons et nous fouettait brutalement avec, comme avec de l'eau. Nous étions trois : cette fois, on ne voulait pas payer quelqu'un pour nous faire passer la frontière. C'est aussi une loterie. Nous avons longuement étudié les plans, les passages, les cartes sur internet. On pensait que le chemin que nous avions choisi était assez sauvage, qu'en suivant la boussole, et avec l'aide d'un géonavigateur, on finirait tôt ou tard par déboucher sur le Danube. C'est



ce qu'on pensait. Mais face à vos forêts, nous ne faisons pas le poids. C'était le mois de novembre et on déchirait nos pantalons dans les broussailles mortes. Sérieux ! Cet été-là, les fourrés avaient atteint la hauteur des cuisses et, les feuilles étant tombées, il ne restait plus des broussailles décharnées par l'hiver que des branchages nus pointés en l'air, comme autant de stèles sur nos tombes. J'imaginais que les broussailles mortes seraient plus douces... Et je ne savais pas que c'est l'hiver qui en aurait raison et les coucherait enfin au sol. Peut-être que nous aurions dû attendre, mais j'avais plus peur de l'hiver que des ifrits. Et je pensais que la végétation nous protégerait ne serait-ce qu'un peu, au moins les maigres feuilles qui n'étaient pas encore tombées. Parce que, quand l'hiver arrive, tout est nu. Nu. La terre est aussi nue qu'une femme déshabillée. Alors seulement tu vois tout : comme elle est belle et comme elle est laide, tout à la fois. Bref, oui, il a plu des jours entiers et des jours entiers on était trempés. Cela ne servait plus à rien de se cacher sous les arbres, parce que la pluie tombait aussi bien là qu'ailleurs, débordant de la terre trempée : on avait l'impression que tout avait reçu assez de pluie et voulait la redonner. Mais à qui ? Nous, nos chaussures et nos pantalons étaient déjà en lambeaux, à cause de la pluie et de l'humidité, et moi je regardais les arbres et je pensais : combien pourriez-vous avaler encore avant de commencer à pourrir ? Certains arbres avaient littéralement les racines dans l'eau, comme des femmes dans une rivière, mais ils ne bronchaient pas ; l'écorce des troncs étaient seulement un peu plus sombre, mais ils se dressaient raides comme sur une montagne. Je me souviens, je n'arrivais pas à comprendre : comment ce fait-il que tout pourrit sans cesse, mais rien ne meurt ? ! Quelle sorte de vie est-ce là, qui se nourrit toujours et encore de sa propre vomissure ? Ici, même la mort est passagère... Elle meurt et revit à nouveau ! Je voyais des arbres, imagine un bout de bois pourri, pourri comme une pomme pourrie – tu le touches, il tombe en morceaux – et d'un tronc pareil, brisé par la foudre et réduit à une souche, poussent trois jeunes arbres. « Ce sont ses filles » me dit le garde. Les saules, je sais que vous connaissez. Les saules. Ils trompent même la mort. Et puis, alors que j'avais fini par m'habituer au rythme régulier de la pluie, quelque chose a changé : le rythme est resté le même, mais le percussionniste a poussé la dynamique et là c'étaient des gouttes grosses comme le pouce qui nous tombaient dessus. Elles brûlaient même un peu quand elle me tombaient sur le crâne. Avec elles est venu la brume, et on ne voyait plus à un mètre. Il est trompeur, votre marais : on tombe continuellement dans des trous de souches pourries ou de va savoir quoi, habilement couverts d'une fine couche de terre et de feuilles ; on tombe dans des espèces de fossés, des bras morts de rivières asséchées, des canaux abandonnés, des mares de boue où on patauge jusqu'aux genoux, tantôt ça monte, tantôt ça descend, et pourtant tout est plat. Au moment où tu chutes, tu te demandes comment c'est possible de tomber de la plaine sur la plaine, de grimper de la plaine sur la plaine. On n'a rencontré des gens qu'une fois. On était presque à cours de vivres et on s'est approchés d'un village pour voler une poule. La nuit tombait et nous marchions dans un labour comme on foule du raisin ; on voulait atteindre le bosquet voisin au plus vite. Mais ce n'était pas un bosquet, c'était une forêt de jeunes sapins, qui quelques mois plus tard seraient coupés et deviendraient des sapins de Noël. Alors on a pataugé à travers un autre labour, jusqu'à la forêt qui, du moins c'est ce qui nous semblait de loin, séparait ce champ du village, dont on apercevait les toits des maisons. Il s'est avéré que c'était un lotissement de résidences



secondaires. Au lieu de nourriture, on a trouvé deux hommes : l'un qui marchait, une machine sur l'épaule, l'autre qui, muni d'une pelle, creusait aux endroits que l'autre lui indiquait. D'abord nous avons pensé que c'était des policiers et on s'est mis à courir dans les champs, sûr d'avoir été repérés. Tout a mal tourné. On avait faim et à l'automne la forêt est pleine de champignons. On a pris des bolets de Satan pour des cèpes. Les deux types du lotissement – c'étaient des prospecteurs de métaux, des sans-le-sou comme nous – nous ont dénoncés à la police, et ça nous a sauvé la vie. Si on ne nous avait pas trouvés, je doute que nous aurions survécu à cette nuit de pluie dans la forêt. « Vous vous êtes faits avoir par les bolets ? » s'amusaient les infirmières à l'accueil des urgences de l'hôpital. J'arrivais à peine à parler : « On croyait que c'était des cèpes ». « Hahaha ! », elles riaient de nous, mais pas méchamment, « C'est pas pour rien qu'on les appelle les bolets diaboliques ! Hahahaha ! ».

*

J'avais entrepris ce voyage motivée par mes recherches sur la colonisation de la Slavonie orientale, la Baranja et l'actuelle Voïvodine après le départ des Ottomans. « Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », résonne la voix de Cvetković dans ma tête.

« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas éteint ! », si au moins moi aussi je pouvais poser aux autres mes conditions.

Les colonisations, ou plutôt les migrations légales, pour reprendre la terminologie politiquement correcte d'aujourd'hui, ont commencé dès après que les Turcs ont été chassés, et le premier point névralgique où, de l'avis de l'empereur Charles VI, il était urgent d'installer une population allemande, c'était le Banat, précisément la région où se forment les camps de réfugiés, de plus en plus près d'Horgoš. Les « Turcs souabes », c'est ainsi qu'on appelait les Allemands installés par le prince héritier de Hongrie sur ses terres de Baranja, que certains quittèrent par la suite pour aller au Banat. Mais la vraie colonisation commença en 1712, quand on entreprit d'envoyer de pauvres diables dans le « tombeau des Allemands », comme les journaux allemands surnommaient à l'époque les régions de Baranja, de Bačka et surtout du Banat, « meistens Bettler, meistens Gesinde », disait-on : la plupart mendiants, la plupart domestiques.

« Je ne commencerai pas tant qu'on n'aura pas cessé de donner à la misère le nom d'opportunité ! ».

La raison de la venue de ces sans-abri, ces ivrognes, ces gibiers de potence, de ceux qu'on appelait la « lie des principautés allemandes », était bien sûr politique : l'empereur Charles VI avait besoin d'une population allemande comme tampon entre les Roumains, les Hongrois et les Serbes, afin d'asseoir les valeurs allemandes et la loyauté à l'Empire dans toutes les régions nouvellement conquises, mais aussi pour briser la compacité de chacune de ces trois communautés et les empêcher de forger une possible union. Mais ces « déchets des principautés allemandes », tombaient comme des mouches dans les marais de Baranja et du Banat : ils mouraient de la malaria, du typhus, de la dysenterie, de la peste, dans les combats contre les Turcs, qui réapparaissaient régulièrement tous les deux ou trois ans. Les Roumains et les Serbes volaient leur bétail et, devant le nombre de morts, on donna un nom à la maladie des colons allemands : *morbus Hungaricus*. Ils n'avaient pas d'eau potable (et il fallut plusieurs générations de morts avant qu'on comprenne à quel niveau se



trouvaient les eaux souterraines et à quelle profondeur il fallait creuser les puits), la terre n'était pas généreuse car il n'est pas possible d'assécher un marais en un an, dans les froides bicoques en torchis, plantées au hasard les unes près des autres comme des tentes dans les camps de réfugiés, et dont les lattis s'enflammaient trop souvent, en apparence spontanément, moisissures et maladies proliféraient beaucoup plus vite que ne naissaient les enfants. Faute de médecin, ils mouraient malades et affamés. Pour éviter les fuites de plus en plus fréquentes de colons allemands, on avait engagé des haïdouks, ou plutôt des Nationalhaiducken, autrement dit ceux qui s'étaient levés contre les Turcs une vingtaine d'années plus tôt. Bref, les migrations légales envoyaient les « déchets des principautés allemandes » au trépas, et ce sont des haïdouks autrichiens qui les empêchaient de fuir la mort – donc de migrer illégalement. Menacer quelqu'un de le faire migrer dans le Banat, c'était comme de lui promettre la potence.

La grande mortalité et la mauvaise renommée qu'acquies la pratique des migrations légales dans le Banat firent que, pour la deuxième vague de peuplement, initiée par la fille de Charles VI, l'archiduchesse Marie-Thérèse, on dut recourir à la propagande pour donner corps à la pieuse idée de Gesamtmonarchie, de monarchie absolue autrichienne : le conseiller canonique Ignac Kemp composa un bel attirail de mensonges, dans le cadre duquel on promettait aux colons qu'ils trouveraient à leur arrivée une maison, des terres, du bétail et des semences, et même six ans d'exonération des impôts et de la dîme de guerre (car il fallait d'abord, cela on oubliait de le dire, assécher les marais). Pourtant, tous n'étaient pas convaincus et, n'eussent été la guerre et la famine, cette fois encore il aurait fallu ramasser les sans-abri et les détenus pour les semer dans le Banat, comme une poignée de mauvaises graines. En vain. Le tombeau des Allemands n'était en rien devenu plus doux. De nouveaux colons arrivaient pour, semble-t-il, paver de leurs cadavres les chemins à travers les marais, par lesquels on pourrait transporter sans encombres des armes et des vivres en vue de nouveaux assauts contre l'Empire ottoman. Savaient-ils que leurs vies ne servaient qu'à cela ?

« Je ne commencerai pas tant que vous n'aurez pas appelé les choses par leur nom ». Au bout du compte, la colonisation finit par réussir : les marais de Baranja et du Banat furent asséchés au prix de grands efforts et sacrifices, la terre se révéla finalement fertile telle une mine d'or pour les colons, et les canaux furent baptisés des noms des empereurs et archiducs de la maison d'Autriche. Dans les années 1920, on fonda à Novi Sad l'Association culturelle souabe-allemande, la Schwäbisch-deutscher Kulturbund, au sein du Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes. En dépit du fait que les vies de leurs ancêtres avaient été jetées là comme une poignée de semences dans les marais infects, il n'y eut pas de plus grands patriotes ni de nazis plus forcenés que les volksdeutsche yougoslaves. Ceux-là même qu'à l'origine on traitait de Turcs souabes.

*

- Bien sûr qu'il y a des cellules, quelle question ! – sourit-il. – Tu as de la chance d'être avec Renata, sinon tu ne ferais pas long feu ici... – souffla-t-il, mais il se tut car Renata lui saisit le bras.

- Désolée. – J'étais sincère. Ce n'était pas la première fois que je réagissais aux situations désagréables ou difficiles en posant des questions idiotes, comme si



j'allais me soulager du poids qui me pesait en raisonnant bêtement comme une autruche : si je suis idiote, eux aussi sont idiots, et tout est idiot !

- Ceux qui ont déjà l'asile viennent nous racoler dans le camp, on sait bien à qui il faut s'adresser pour faire certains boulots, et pour qui il faut les faire. Si quelqu'un fait ses preuves, il a plus de chances de traverser bientôt la Tisa, du côté d'Horgoš. S'il ramasse assez habilement assez de paquets dans la Tisa...

Il ricana, sans la moindre contrition.

- Le crime est une vengeance. Il n'y a que les menteurs pour dire qu'ils regrettent de s'être vengés. – Il se mordit la lèvre inférieure, maintenant visiblement éméché.

- Jusqu'à quand ? – dit-il en écartant les bras. – Rien en haut, rien en bas ! Et le trou ne fait que se creuser... – il détourna la tête de moi comme si me regarder l'écœuraient. Mais, je le savais, je n'étais qu'une petite fraction de l'ensemble de choses qui l'écœuraient.

- Vous êtes drôle... – me dit-il d'un ton moqueur ; à ses yeux j'avais perdu mon identité, pour devenir un simple symbole. – Vous croyez que, si vous saupoudrez les choses de sucre, elles vont devenir sucrées ? Hahaha ! – rit-il, avec ostentation et mépris.

- Je ne dois rien à personne – dit-il en m'adressant un regard fielleux. – Et je doute que je récupérerai un jour mes créances.

*

Kika retournait à Novi Sad avec nous, mais elle n'était pas là que pour mener une comparaison ethnologique des marais de Slavonie et de Voïvodine. Elle n'est jamais aussi univoque. Outre son intérêt professionnel, elle était revenue en Baranja pour y chercher une maison à BANSKO BRDO. Voilà des années qu'elle projetait de fuir Novi Sad pour une vie idyllique quelque part au pied du Mons Aureus, mais ses plans n'avaient jamais dépassé le stade de l'imagination.

Tout en parcourant les sources, les oratoires, les chemins creux, les caves à vin et les rochers éboulés dans le Danube, qui depuis des siècles lèche les collines de BANSKO BRDO comme une langue le ferait d'une glace, j'avais visité avec elle plusieurs maisons à vendre : une vieille demeure souabe avec un porche, un puits et un noyer au milieu de la cour, à KNEŽEVI VINOGRAĐI ; un vieux gîte de chasse, à l'embouchure de la KARAŠICA et du Danube ; une maison d'argile et de roseaux en ruine ; une vieille maison de torchis qui défiait le Danube du haut de BANSKO BRDO et dont la cour était envahie par les branchages d'un arbre renversé, tel une pieuvre. Chacune avait son charme, mais chaque fois Kika se demandait « Qu'est-ce que je vais en faire ? » Sa solitude la dissuadait finalement de réaliser son rêve. Comme si faire quelque chose pour elle seule n'était pas un motif assez fort ni une raison suffisante d'agir pour de bon. Pour une famille, des enfants, pour une cause ou un objectif, nous devenons capables de déplacer des montagnes. Mais, confrontés à notre seul reflet, force est de voir que chaque projet a autant de trous qu'un fromage suisse, et de s'avouer que, même si ce projet venait vraiment à se réaliser dans sa plénitude idéale, nous n'y trouverions pas le bonheur univoque, uniforme et absolu que nous cherchons, pour lequel nous sommes prêts à bien des sacrifices et qui nous mettrait le sourire aux lèvres quand à la fin du jour nous nous jetons au lit. Sans « objectif de haute importance » il semble bien que personne ne sortirait de sa petite cave personnelle.



- J'ai un problème – dit Kika sèchement tandis que nous quittons le Banat en direction de Novi Sad. – J'ai la haine.

Elle s'est tue, mais nous savions que son silence n'était qu'un calme avant la tempête. Parfois la lourdeur du brouillard automnal ne permet pas de prononcer quoi que ce soit d'autre qu'une confession. Haine est un mot pesant, mais il a aussi ses nuances.

- Je sais très bien ce que disait ton ami, quand il parlait d'addiction – dit-elle à Renata. – Moi aussi, j'ai arrêté de fumer, sans plus de succès que lui, il y a deux ans. Je n'ai pas tenu plus d'une poignée de semaines. Pas parce que j'étais en crise, là il avait raison : je n'avais pas besoin de cigarette pour apaiser mon corps. Non. C'est ma fureur qu'elle apaise. Où que j'aille, quelle que soit la personne avec qui je parlais, mais surtout au milieu de groupes, je regardais ces gens, je parlais avec eux, mais au lieu de leurs visages et de leurs paroles, je ne voyais et n'entendais que ma propre fureur croître et déborder au fond de moi. Tous pareils : se contentant de peu, prêts à mordre et ronger pour ce peu de choses, ils feignent la modestie et ne savent même pas à quel point ils seraient capables de plonger leurs bras jusqu'aux coudes dans le sang, pour peu qu'on les provoque ou les interpelle, tous avec leurs sourires apprêtés derrière lesquels ils masquent leur bêtise... Et moi ? Je n'arrive pas à me calmer tant que je n'ai pas cassé quelque chose, tant que n'ont pas giclé la salive et le sang, tant que la douleur n'est pas plus forte que ce qui me fait mal à l'intérieur... Les douleurs se battaient en moi. Je parlais avec les gens, mais dans ma tête je me voyais renverser les tables devant nous, défoncer les plafonds au-dessus de nous, agiter un fouet et, du bout de sa lanière, arracher les galons mensongers de leurs épaulettes trop larges, sauter comme une grenouille sur les murs et, crachant le feu, faire fondre le plastique des masques de cire qu'ils affectionnent tant... Je hais. Je suis furieuse et je hais. – Elle posa l'index et le majeur de sa main droite devant ses lèvres et son nez, et posa son menton dans sa paume. Elle contemplait par la vitre la plaine infinie des marais asséchés du Banat, où le regard se délasse comme lorsqu'il se pose sur la mer.

- A ce moment-là j'avais envie d'une cigarette, quand j'avais à la fois peur de ma fureur et que je m'en délectais comme un succube. La cigarette étouffe tout dans sa fumée, tout ce que je porte en moi y implose. C'est ma tétine. Mon pacificateur. Avec elle, je peux à nouveau évoluer parmi mes semblables. C'est pour ça que je n'ai pas tenu. Chaque fois que j'allume une cigarette, je me réfrène. Et ça me fait du bien. Car de toute évidence, je ne sais pas m'endurer moi-même. – Elle s'interrompit un instant, cherchant quelque chose dans son sac, comme font toujours les femmes quand qu'elles veulent contenir leurs larmes. Renata et moi, nous nous taisions et la laissions parler. Dehors la nuit tombait et, à l'horizon, les rayons violets du couchant chatoyaient sur les champs. Dans la voiture, le crépuscule était chaud comme un câlin.

- Qu'est-ce que tu crois, pourquoi ça fait des années que je cherche la maison idéale au pied de Bansko brdo ? – me demanda Kika d'un ton provocateur, sans me regarder, comme si elle me reprochait ma sottise qui, du même coup, prolongeait son espoir. – D'avance je sais que je ne l'achèterai pas, mais je continue de penser : si j'en trouve une vraiment parfaite, elle remplira ce puits qui s'est fissuré depuis longtemps et asséché au fond de moi ; j'ai beau y déverser tant et tant, tout s'en écoule. Mes eaux souterraines ont été coupées quand nous sommes partis. Notre



terre et nos puits se sont asséchés. Il y a quelque chose en moi qui me manque profondément, quelque chose que j'appelle de mes cris au fond de moi, mais que rien ne parvient à étancher, sauf la douleur. Tant que je ne m'assomme pas, le puits en moi gémit de plus en plus fort, réclame de plus en plus, supplie de plus en plus, pleure de plus en plus, et je n'ai rien pour le nourrir, rien pour le satisfaire. Seule la douleur lui donne le change. Et la douleur se fait plus intense. Si je reviens, si je trouve cette maison parfaite au pied de Bansko brdo, avec un porche, un puits et un noyer, un jasmin et des tulipes en parterre, trois corniauds noirs et deux chats gris, une vieille voiture au garage qui ne démarre que quand on la pousse, avec vue sur le Danube, entre des crucifix latin, grec et allemand, alors peut-être, le monstre en moi desserrera ne serait-ce qu'un peu son empoigne. – Elle lécha le bord du papier et se roula adroitement une cigarette.

*

- En fait, je ne suis pas hongroise – nous avoue Renata après avoir quitté le camp. – Pas pure souche, en tout cas. Mais il n'y a pas longtemps que je le sais. J'ai fait un test ADN d'ascendance et il s'est avéré, à ma grande surprise, que je suis espagnole à plus de 50%. – Elle rit dans sa barbe et nous lance à nouveau un regard en coin. La voiture est plongée dans l'obscurité, mais j'ai senti son regard ironique par-dessus son épaule.

- Les livres d'histoire disent que, quand l'Autriche a perdu le trône d'Espagne, les partisans des Habsbourg, pour la plupart Catalans, se sont enfuis en Autriche-Hongrie. De Vienne, de Sicile et des Pouilles, on les a envoyés au Banat. Ils étaient paraît-il plutôt contrariés, parce que les guerres austro-turques n'étaient pas encore finies et qu'ils se retrouvaient relégués dans une région qui, comme la Croatie deux cents ans avant leur arrivée, portait le nom d'Antemurale Christianitatis. Alors, en guise de consolation, Vienne les a tous anoblis, peu importe leur condition au royaume d'Espagne. Comme si un titre de noblesse pouvait leur servir à quelque chose au Banat ! – se moqua-t-elle. – Quoique... peut-être que oui ! Quand t'as rien d'autre... – Elle se tut un instant puis ajouta – Mais en pure perte. En gros, ils sont tout morts.

Chacune d'entre nous regardait par la vitre l'obscurité se répandre comme une vague sur la plaine.

- Et puis en 1734, on a créé au Banat une colonie espagnole, Nouvelle-Barcelone, où devaient se grouper tous ceux qui étaient déjà au Banat (les rares qui avaient survécu), et ceux de la nouvelle vague de réfugiés qui, déferlant maintenant de l'Espagne française, submergeaient Vienne sous les demandes d'hébergement, de privilèges et de pensions militaires. Je me souviens que les textes que j'ai lus à propos de cela disaient que beaucoup des habitants de cette colonie espagnole étaient des anciens combattants mariés à des femmes de souche hongroise ou allemande. Les raisons invoquées de la ruine de la colonie diffèrent d'un historien à l'autre : certains estiment que la colonie s'est effondrée d'elle-même car elle était peuplée de vétérans et d'invalides de guerre, peu aptes au travail et déjà trop faibles pour affronter les marais du Banat. D'autres, qu'à vrai dire je suis plus tentée de croire, affirment que les gens étaient décimés par les moustiques, la peste, la guerre et la famine. Mais – dit-elle avec dérision – ils appartenaient tous à la noblesse ! – et elle rit amèrement.



- Je veux dire – elle haussa la voix et fit une pause dramatique, durant laquelle nous attendions la suite de ses pensées – est-ce que ces gens, que nous sommes allées voir aujourd'hui, sont envoyés sur ordre de quelqu'un, comme autrefois les Allemands et les Espagnols, pour conquérir un espace qu'ils voudraient considérer comme leur ? Nous ne pouvons pas le savoir, eux non plus, à l'époque, ne le savaient pas ! Mes ancêtres pensaient qu'ils allaient dans une cité utopique du nom de Nouvelle-Barcelone ! Où tu lances deux graines et tu récoltes quatre plantes ! Où ils seraient libérés des impôts au nom de leurs sacrifices pour l'empereur d'Autriche, et non pas parce qu'ils doivent d'abord assécher les marais, avant de pouvoir payer des impôts ! Où ils trouveraient une société ordonnée et une ville ordonnée, comme sortie d'un livre, et pas cette prison où on les avait expédiés, parce que Vienne et Pest commençaient à suffoquer sous le poids des réfugiés et que, comme les déchets des principautés allemandes avant eux, ils étaient envoyés au Banat comme à la potence. Eux non plus ne savent pas, et longtemps encore personne ne le saura.

Elle se tut, les lèvres serrées et les yeux baissés, comme si elle pardonnait à tous tout à l'avance, consciente que, tant qu'on mesure le temps en périodes de pouvoir, seuls ceux qui n'ont besoin de rien ne sont pas des victimes.

- Finalement, – reprit-elle après une courte pause, durant laquelle nous avions gardé le silence – si par hasard ça vous intéresse... Quatre ans à peine après la création de la colonie de Nouvelle-Barcelone, les colons, chassés par la guerre, la famine et la peste, ont commencé à repartir vers Vienne et Pest. A l'époque du couronnement de Marie-Thérèse, il ne restait paraît-il que 64 Espagnols dans tout le Banat.

Il faisait déjà nuit lorsque nous avons traversé la frontière croato-serbe.

- J'ai cherché dans mon arbre généalogique cet Espagnol dont je suis la descendante, mais toutes mes tantes et mes grands-mères ne se souviennent que de Hongrois. Sans doute que la patronne de ma famille a été une de ces femmes qui ont épousé des colons espagnols pour leur pension et leurs avantages fiscaux. Peine perdue, manifestement – ricana-t-elle. – A l'époque déjà on ne pouvait pas survivre au Banat. Mais j'ai quand même trouvé une trace : en espagnol mon nom veut dire « réfugié ».